

J. et MTH SIMON

Bonjour.

En premier lieu, je me présente..
Marie Thérèse Simon, née Abélanet, 88 ans,
à Rivesaltes, où ma famille est fort connue.
mon frère aîné Louis adjoint à la culture
par M^r Basiau et a présent décidé
m' avoir fait part du manque de
dossiers concernant le camp de Rivesaltes
les Allemands à leur départ ayant
brûlé et détruits des archives.

Ma mère était en 39/40 en
contact direct avec tous ces événements
que vous essayez d'assembler, grâce
à son commerce d'épicerie (située à côté
du cinéma). avons nous vu débiter
toute sorte de races et populations diverses
avec le camp: adolescente alors, je
participais, ce qui me permet d'assembler
mes souvenirs.

Je vous fais parvenir quelques lignes
tirées de l'un de mes manuscrits

et un poème de mon mari Jean Simon
sur vous de ce qui vous intéresse
peut être aurais-je le plaisir de
vous rencontrer.

Bon courage pour cette plongée dans
ce temps douloureux! toute ma
vive sympathie.

Simon

~~de Lélanet~~

09/10/
sept, oct/jen 1939

extraits d'un
manuscrit de Marie Thérèse Simon

Ils arrivaient

Le martèlement sourd enflait, se rapprochait. Tel un orage lointain prêt à éclater. L'air s'électrisait sous le soleil de plomb.

Ils arrivaient

Dans un nuage de poussière avançait le troupeau humain venu du camp voisin où l'on préparait les hommes pour cette machine de guerre mise en route pour tuer. Futures noires victimes, sacrifiées elles aussi.

Ils arrivaient.

Le sol vibrait en cadence au martèlement des godillots. Emprisonnés, les pieds nus qui couraient dans la savane, c'était hier. Recrutés, recouverts d'uniformes dans lesquels ils ruissellent sous le chaud soleil de fin d'été, fusils en bandoulières sur les lourdes capotes, gourdes brinqueballant à chaque pas.

Ils arrivaient.

Dans la clameur discordante des habitants massés après le pont sur la rivière pour les voir défiler. L'anxiété des regards, leur questionnement, la soif desséchante. Ils passent et soudain, le silence. Un train les attend au bout du chemin, ils arrivaient, ils s'en vont

Arrachés à leur Afrique natale, ils vont se battre après une rapide formation et un conditionnement forcené au camp de Rivesaltes, pour la France et nos ancêtres les gaulois qui leurs sont tellement étrangers. À la sortie de la grand'messe, dimanche dernier, baptêmes collectifs censé leur assurer le paradis au cas où ils perdraient la vie après avoir perdu leur identité. Les Mamadou, les Douma, sont devenus Louis, Jean ou Matthieu. Une photo de mes frères parrainant un Daniel que nous ne reverrons jamais traîne encore dans nos photos de famille.

2

Embarrassés mais tranquilles, nous les regardons partir. Pourtant, tandis que, harassés, ils défilent j'entends la tante Rose compatissante murmurer : pauvres, pauvres enfants ! Elle court soudain vers la fontaine, offre à boire, alors les rangs se défont, les habitants cherchent des récipients, désaltèrent les hommes assoiffés, baptême bien plus mémorable pour ceux-ci que celui du précédent dimanche, et cette France qu'ils partent défendre leur sera peut-être moins étrangère.

La Guerre, en filigrane tout au long de ma vie. Tout enfants, déjà, nous écoutions papa ressasser celle de 1914-1918. Il parlait de Salonique, de pays étrangers, de morts, de tranchées gorgées d'eau et de boue. Il en était revenu avec quelques séquelles et de mauvais souvenirs. Celle-ci, ils n'avait heureusement plus l'âge pour y partir et s'y faire massacrer comme tant de jeunes gens du village. Subie l'affront de la défaite, l'Allemagne, sous la férule d'Hitler, s'était préparée à une revanche. En 1940, nos armées battues, encerclées, prisonnières, cédèrent devant de redoutables armements qui, écrasant tout sur leur passage, envahissait le pays, imposait la dictature nazie aux pays occupés.

Le camp de Rivesaltes, édifié pour l'internement des républicains espagnols en exil, accueille maintenant des noirs, soldats rapidement formés qui partiront par trains entiers vers le nord de la France, la ligne Maginot qui se révélera bien inutile pour défendre le territoire.

Libérés, les espagnols échangent leurs bijoux contre de la nourriture, cherchent et trouvent du travail dans le pays qu'ils ne quitteront plus. Rentrer en Espagne équivaut alors à passer la porte d'une de ces prison qu'emplit le régime de Franco.

Deux structures militaires encadrent alors Rivesaltes : le camp Joffre au pied des Corbières et l'aérodrome aux portes de Perpignan. La nuit, les avions, leurs ronronnements inquiétants assombrissent la beauté des étoiles.

3 La radio diffuse des messages que papa tente de capter tandis que maman s'affole dans l'arrière-boutique et qu'entrent et sortent des clients parfois allemands.

Papa en interpelle un : « - Que faites-vous sous cet uniforme avec l'accent belge ? »

« -Enrôlé de force et l'on ne peut refuser devant les menaces sur nos familles en cas de désertion »

Des alsaciens, d'autres encore seront embrigadés dans l'armée allemande, puis viendra le S T O, service du travail obligatoire qui verra partir tant de jeunes gens dont mon frère Louis qui ne voulu pas s'échapper du train à Dijon par peur des représailles. Oh ! Ce train qui démarre lentement, les mains qui s'agitent et le cri déchirant de ma mère qui retentit dans toute la gare alors qu'elle s'écroule dans nos bras, ce cri répercuté jusqu'aujourd'hui et que je n'oublierai jamais !

Et les guerres continuent, on arrache des enfants à leur pays, a leur famille, au bras des mères, à leurs amours, à la tendresse. Pour quels intérêts qu'ils ignorent, qui les dépassent, dans celle-ci déclenchée par un fou, combien de millions d'innocents vont mourir ?

En mille neuf cent quarante deux, les allemands, à la suite du débarquement allié en Afrique du Nord envahissent la zone sud dite libre et notre beau pays voit défiler les chars d'assaut, S.S arrogants juchés sur les tourelles. Ils revenaient du camp par vagues dans les villages, passaient, tournaient, revenaient, on les reconnaissaient dans cette étrange danse macabre, toujours les mêmes avec leurs uniformes noirs, l'insigne à tête de mort aux revers. Il en venait parfois à l'épicerie et, comme il n'y avait pas grand-chose à vendre, ils grignotaient des kilos de carottes crues en réclamant :

« Chigoulate, chiou plait », ce chocolat dont nous maquions nous mêmes.

u
↗

Ou bien :

« Matam che foudrais mamzelle bour proménate pays ». Accompagné d'un geste circulaire pour faire comprendre qu'ils cherchaient un guide pour visiter la région. Je ne me voyais vraiment pas hissée sur un char leur faire découvrir les beauté du pays catalan. Maman, toujours finaude, trouvait la parade :

« Mademoiselle sage, jeune fille ne sort avec aucun garçon, aucun »

Bien appuyé. On me tend une carte postale, ciel rose, mer bleue, un bateau, avec quelques mots griffonnés à la hâte et que je me ferais traduire : « Quand la tête de mort nous appellera, nous reviendrons »

La mort en a gardé beaucoup, leur court séjour achevé, ils repartaient se faire tuer sur le front de l'est. Pourtant, un après-midi, nos parents absents, je sers au magasin, lorsque j'aperçois les uniformes noirs au bout de la rue. Je retire vite le bec-de-cane, tire le rideau de toile et ma sœur me suit dans l'arrière-boutique tandis que des mains impatientes tambourinent sur la vitre. Silencieuses, la peur au ventre, nous nous terrons en attendant que cela cesse. Ils devaient avoir des consignes de correction, ils n'insistèrent pas.

Que se passait-il dans ce camp ? L'abbé Ribera avait un jour poussé notre porte pour s'y adosser, jambes coupées, avec un furieux besoin de parler, de partager d'angoissantes découvertes.

« Je dois vous parler, mais surtout que personne ne sache ce que je vais vous dire, c'est grave, promettez le secret »

À voix basse, il raconte les trains entier partant du camp pour l'Allemagne. Des wagons à bestiaux pénètrent à l'intérieur du camp sur une voie aménagée pour ce trafic d'êtres humains. On y entasse des juifs, maris séparés de leurs femmes, enfants arrachés à leurs mère. Et cela crie et pleure, c'est horrible, insupportable.

« Mais comment savez-vous ? »

« Je suis l'aumônier du camp, avec mon 'Ausweis ' j'y circule en toute liberté et j'en ai honte même en tentant d'aider ceux qui ont perdu la leur. »

« Mais vous ne pouvez pas intervenir et que faire ? »

« Hélas rien, la mort de l'un n'empêcherai pas celle des autres, si j'intercédaï, on me supprimerait d'une manière ou d'une autre. Cette machine infernale écrase tout sur son passage et le dire ne servirait à rien, ne sauverait personne »

L'incrédulité, puis la peur nous étreignent, nous glacent soudainement.

« Mais que voulez vous qu'ils fassent de tous ces gens qui partent par trains entiers ? »

« On les tue, ils font du savon avec la graisse, des brosses avec les cheveux, ils gardent les dents en or, font des abat-jour avec les peaux tatouées. »

« Ce coup ci l'abbé vous êtes fou ou malade. C'est invraisemblable ! On en croit pas un mot ! Des abat-jour ! Il y a vraiment de quoi rire ! »

Et nous rions, rions, peut-être pour conjurer l'épouvante

Bien des années plus tard, en découvrant l'horreur des camps d'exterminations, les chambres à gaz, les fours crématoires, me reviendra cette scène close, chassée de mes souvenirs, et s'éclaireront les paroles de l'abbé, lui-même originaire d'Espagne ou régnait la dictature de Franco et engagé dans un mouvement de résistance. Il y eut aussi cet ami de mon frère, en désaccord avec son père artisan peintre et qui était devenu gardien au camp pour gagner sa vie. Louis, bouleversé, les larmes aux yeux :

« Il a mis le canon de son fusil dans la bouche et s'est fait éclater la tête »

Dépression ? Qu'avait-il découvert ?

Qui a tenté d'élucider le mystère de ce lieu de séquestration à une lieue du village ? Qui savait ? Peut-être ne voulait-on pas savoir, chacun essayant de survivre, de comprendre quelque chose à ce cahot, à cette guerre, de quêter un peu de vérité dans cette univers de mensonges.

Charles Trénet lançait, dans la tourmente, lançait à tous les échos : Y a d'la joie !, ou : Boum, quand notre cœur fait Boum !

61

RIVESALTES

J'entends gémir, j'entends les cris
Sur cette voie désaffectée où l'herbe croit
J'entends vos cris
Dans les wagons qui vous menaient à votre enfer

Le vin muscat s'apaise au creux des des foudres
La vigne est rouge
Tout cet automne on a chanté par les chemins

Il y a pourtant
Il y a longtemps

Où sont vos cendres dispersées,

Je pense à vous
Je vous entends
Mélés au vent

Sur cette voie désaffectée où l'herbe croît

Jean SIMON 1963

In « SOLDES » / Lucie éditions 2009

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com